

## FOCUS ON CANNES

S'il est une ville qui reflète bien l'**image** qu'on a d'elle, c'est Cannes en mai lors de son festival international du film. Gros titres placardés sur les hôtels de luxe qui bordent la célèbre Croisette, embarcations de toutes tailles amarrées à distances respectables dans la baie magnifique, marches rouges du colossal(les, en stock !) Palais des Festivals, armada de stars, défilés de voitures noires, de luxe et de badauds rouges, de soleil, agglutinés, tout cela est au rendez-vous. Or si l'image souvent résiste à toute intrusion, comment dépasser ce cliché bien réel ? En confrontant d'autres réalités ! Au cinéma les images en mouvement sont le reflet d'un regard et laissent la place à l'imaginaire, à la gymnastique des é-motions.

Devenir « exploitant » badgé par le SCARE (Syndicat des cinémas d'Art, de Répertoire et d'Essai), troquer les habituelles séances du soir pour baigner dix journées entières sous les rayons du faisceau lumineux du cinématographe, chausser nœud papillon et souliers noirs lorsque le protocole l'exige, libérer en grand sa passion pour le cinéma, ne pas oublier les luttes intermittentes du monde et d'ailleurs, ne pas oublier ses yeux, ses oreilles et son cœur. **Se laisser toucher**. C'est l'opportunité que le Cinéma de la Plage, faute de prétendants bénévoles m'a donnée. Projecteurs. Et générique obligé sur la musique de Saint-Saëns, l'ascension des marches vers le ciel étoilé de la palme dorée.

## MARCHES

A Cannes on marche. N'en déplaise à ceux qui seraient resté assis sur le même fauteuil, le programme complet réunissant plusieurs sélections de films, il faudra forcément passer du palais (*Sélection Officielle*) à ses annexes (*un Certain Regard*, *Cannes Classics*), du Noga Hilton, (sous l'hôtel siège la *Quinzaine des Réalisateurs*, films « d'auteur » de tous pays) au Miramar (espace de la *Semaine de la Critique*, premiers ou seconds films). Oh pas grand chose, tout juste un kilomètre mais arpenter la Croisette, c'est incontournable. D'ailleurs devant l'abondance il faut se frayer un chemin, lire et relire les synopsis, se laisser porter par son intuition, tendre l'oreille dans les files d'attente et sauter sur l'occasion car chaque jour apporte son lot de nouveaux films, le réalisateur choisissant entre une à trois projections.

[Mais cette quantité de films « publics » masque encore la prolifération de séances programmées sans répit pour le *Marché du film*. Sociétés de production et de distribution, presse de tous pays vendent et critiquent, visionnent et achètent, organisent la buisness-communication (réseaux de diffusion, promotions régionales pour les tournages, visuels d'affichage, traductions, re-montages même parfois...) autour de petits bijoux ou plus souvent des futurs blockbusters. Faire son marché. Marche des affaires. Tracts, revues quotidiennes en nombre. Affairement des smokings marchands. Charmant.]

Et puis bien sûr, la célèbre montée des marches, digne de la cour royale. Qui écrivait dernièrement dans *le Monde* que l'immunité présidentielle française, le standing du pouvoir rappelaient vraiment les codes monarchiques ? Ici luxe et lumière. Accréditations et acclamations. Assaut de photographes pour gloire d'un soir. Tenue de soirée et invitation patiemment acquise obligatoires. L'événement vaut l'expérience. La télévision réduit tout, car la cérémonie dure presque une heure voire la journée pour certains qui cadenaient leur pliants aux grilles afin d'attendre les spectateurs starisés et les équipes de stars spectrales. Se faire voir pour aller voir un film. Paradoxe qui au fond crée l'émulsion d'une représentation vivante autour d'une performance - le tournage - qui a déjà eu lieu, différence essentielle entre le théâtre et le cinéma. Le tapis rouge sur les marches déroule la troisième dimension qui manque à l'écran.

## COURSES

Mais à 24 images par secondes, la pellicule, elle, court. Et notre course effrénée d'une salle à l'autre, c'est aussi un peu consommer, de l'image et du temps. Voici donc quelques extraits d'une liste bien remplie d'une trentaine de films, classiques, fraîchement sortis ou à sortir pendant l'année, documentaires, coups de cœur ou de poing, films à pouvoir plastique ou soporifique, spleenique ou psychanalytique. Forcément subjectifs et partiiaux, ces « **mots jetés** » sous l'émotion sur le papier deviendront selon l'art des programmeurs, balise à éviter, îlot à aborder, jetée

d'où contempler, projectiles à re(ce)voir, jets d'embruns sauveteurs ou bien trop salés, dans la mer du choix de chaque mercredi. Et peut-être bientôt films pro-jetés... en courses.

Courir pour échapper à la police, c'est *La solitude du coureur de fond* (1962) de Tony Richardson. Courir pour satisfaire les instances autoritaires qui voient dans les capacités du personnage interprété par Mickaël Redgrave, leur propre consécration. Se soumettre ou pas. Etre libre jusqu'au bout. A qui fait-on plaisir en gagnant la course? A soi, aux autres, aux coaches? Courir pour échapper à l'armée française, c'est *La bataille d'Alger* (1965) de Gillo Pontecorvo. Film censuré en France à sa sortie et ô combien d'actualité sur la traque terroriste et ses dérivés prétendument sécuritaires. Courir pour échapper aux violences des CRS, c'est le samedi 15 mai 2004, en pleine rue d'Antibes à Cannes quand une délégation d'intermittents du spectacle se fait charger sans préavis devant un cinéma bloqué.

Courir pour devenir *Clean* d'Olivier Assayas, c'est Maggie Cheung, polyglotte et merveilleusement juste dans sa palette de jeu d'ex-chanteuse junkie cherchant à retrouver sa place de mère et d'artiste. Entourée d'une brochette d'acteurs internationaux, on lui avait décerné le prix d'interprétation féminine avant le palmarès de Tarantino. Film incontournable. Faire la course sur les rails, c'est *Kontroll* de Nimrod Antal, une sorte de *Subway* (Luc Besson) hongrois entièrement tourné dans le métro de Budapest où une bande surréaliste de contrôleurs pas très nets mais casse-cous au grand cœur tentent de redonner une âme à leur quotidien, de trouver l'âme sœur de ces galeries sombres. Fantaisie réelle. Vision fictive, violente et farfelue dans le terrier des transports où passent les terriens souterrains. Dérober sans courir, c'est *Pickpocket* (1959) du maestro Robert Bresson où comment l'activité méticuleuse d'un homme seul et sans scrupules le conduira à réaliser qu'il s'est lui-même dérobé aux siens.

## VOYAGES

Qu'est-ce que le cinéma sinon un **regard** particulier confronté à des regards en retour. Un autre voyage, magie d'être transporté en étant immobile. Une perte dans la durée de ce temps qu'on nous impose pour mieux retrouver sa propre horloge. Des traces lumineuses pour allumer les sens.

*Carnets de voyage* du mexicain Walter Salles raconte le périple sud-américain à moto de deux gaillards dont celui qui deviendra Che Gevara, alors étudiant de bonne famille en médecine, et qui changea le cours de sa vie. Interprété magistralement par Gaël Garcia Bénard (à l'affiche du dernier Almodovar, *la Mauvaise éducation*), il est confronté aux paysages et aux réalités du travail et de la lèpre. Bien que timide sur l'émergence politique, ce film de voyage et d'humanité transporte avec bonheur des reliefs argentins aux eaux chargées de l'Amazonie.

Toujours dans son Iran natal, *10 on ten* d'Abbas Kiarostami, dont l'œuvre s'ancre de plus en plus dans le réel est une véritable leçon de cinéma au volant de sa 4/4. Il pense comme Zavattini réalisateur du néo-réalisme italien, que « chaque individu croisé dans la rue peut être l'objet d'un film » et s'offre le talent de nous montrer la beauté d'un cyprès ou de fourmis au travail, comme dans *Five* les cinq plans séquences du film laissent se dérouler le temps et la vie.

Un aperçu du Japon aujourd'hui avec *Le Goût du Thé* de Ichii Katsuhito. Entrer dans la campagne japonaise par le train urbain ou le vélo, entrer dans l'intimité d'une famille un peu inédite. Laquelle ne l'est pas? Voir comment les mondes de chacun cohabitent. Parler de la présence des corps, de leurs exploits, de la nature envahissante, de sa puissance. Un film sensible et ludique, long mais tellement juste pour toucher à cette culture déroutante, entre mangas trashes et manières si retenues, tradition et délires.

S'embarquer vers son destin avec *Mean Creek* de l'américain Jacob Aaron Estes, très beau film sur l'adolescence et la violence des mots. Se venger ou pas. Parler ou pas, pour blesser, pour se libérer, pour rigoler, pour tuer. « Avoir mille choses dans son cerveau » mais peut-on tout dire? Cinq kids dérivent dans le huis clos paradoxal d'une rivière magnifique, livrés à leur propres lois. A voir.

## INTIMITES

Des films qui nous font rentrer dans les confins de l'humain, qui captent les détails de l'intime, qui mettent à nu, qui refusent le formatage grand spectacle et parlent de notre époque.

*Whisky*, film uruguayen très drôle de Juan-Pablo Rebella et Pablo Stoll, ou comment déranger sa vie tranquille par un petit rien. Quand l'arrangement des apparences sert au plus grand des dérangements, trop d'ordre provoque le désordre dans les têtes. Un excellent portrait de trois vies simples, une leçon de mise en scène.

*A ce soir* de Laure Duthilleul avec Sophie Marceau en maman à bout. Film d'auteur et d'actrice. Un regard neuf sur l'enfance, sur la famille aujourd'hui, la mort et l'amour, la vie d'un village, la campagne, l'art « qui rend la vie plus intéressante que l'art » (Robert Filiou).

*Temporadas de Patos* premier long métrage excellent du jeune réalisateur mexicain Fernando Eimbcke. Huis clos pour canards d'appartement. Quatuor hétéroclite improvisé lors d'un dimanche sans parents à Mexico cité HLM grise. Très drôle, profonde, cette comédie douce-amère en noir et blanc comme la panne d'électricité qui survient et va petit à petit délier les langues, les jeux de main et d'absurde et redonner la vraie couleur à l'existence. Un regard sur l'idéal, l'adolescence, la famille, remarquable. Chers cinéplagistes, ne loupez pas ce bijou dans votre programmation future!

Il y a également *10<sup>e</sup> Chambre Instants d'audiences* de Raymond Depardon qui a pu poser ses caméras au Tribunal correctionnel. Gens de tous les jours confrontés à la justice et à la loi. Chercher la vérité qui est « quelque part » entre des versions, dans les voix, les attitudes. Pouvoir se lire à travers la gravité ou la légèreté, l'humour ou la fragilité de chacun car la parole est éloquente, parfois au détriment du verdict prononcé. Passionnant.

Il faut voir *Epreuves d'artistes* de Gilles Jacob, président du Festival pour ressentir les pétales du cinéma soufflés par le vent de la Croisette. Instants choisis, grands moments de cinéma, grands acteurs, grands réalisateurs. Revivre ces émotions. Godard et l'argent des producteurs. Mastroianni magnanime. Woody Allen hilarant comédien. Les prix si dérisoires et si belles pourtant ces ovations éphémères. Qu'est-ce qu'un moment de cinéma ? Un visage qui pense en plein écran. *La Strada* de Fellini. *Paris-Texas* de Wim Wenders. Une musique qui nous emporte quelques larmes (*In the mood for love* de Wong Kar-Wai). Une mise en scène magistrale (*Le procès* d'Orson Welles, l'œuvre de Tarkovski). Une alchimie de tout cela amenée sans en avoir l'air par la succession des plans, la lumière, la couleur, la forme, le rythme.

Jaques Richard rend hommage au fondateur de la Cinémathèque de Paris dans un montage d'archives et d'interviews de 3h32, *Le fantôme d'Henri Langlois*, père de la nouvelle vague pour qui « le passé du cinéma n'a de raison que s'il ouvre vers l'avenir » et partisan de tout montrer : « les films naissent libres et égaux en droit ». Sans conteste une vie d'artiste acharnée de passeur d'images.

A quoi sert le cinéma sinon à regarder notre monde, en rire, le critiquer, le questionner, s'y réfléchir. Démasquer ses habitudes, en découvrir d'autres, élargir le champ restreint par les codes de société, réaliser que les hommes sont tous différents mais qu'ils possèdent tous les clés pour se comprendre. « C'est comme une image mais elle vient de loin » (*Notre Musique* dernier film de Jean-Luc Godard)

A Cannes la violence des règles, de l'ordre et du luxe sous nos yeux n'a d'égal que la force de cette concentration incroyable de films du monde entier, de ces regards singuliers, de tous ces gens aux génériques. Car faire un film est **un acte, un jeu, un je**. L'économie du spectacle en fait un produit mais ce produit reste une aventure humaine, et elle nous parle, même des contradictions de cette industrie. Et puis un film n'existe vraiment que s'il est vu. Or un festival est déjà une sélection de films choisis, parmi des centaines qui ne seront jamais vus, autant de scénarii, de travail, d'histoires, d'esthétiques, autant de sujets sur la planète.

Car sous les fastes de Cannes, sous les parades se cachent des gens. Qui aiment le cinéma. Qui le dévorent des yeux et des oreilles. Certains se montrent, d'autres regardent, critiquent sec, vendent, achètent pour que d'autres spectateurs puissent voir aussi, aiguïser leur regard et finalement se montrer... aux autres. Le temps joue pour nous, on a tous une caméra dans les yeux.

Gilles Viandier  
Mai-juin 2004